

Les Vieux Noms.

Non, excellente ABELLE, ce n'est pas de la politique que nous voulons faire.

Nous n'en avons vraiment pas le goût et les aptitudes nous manquent.

Car vous savez bien, amis lecteurs, que la politique ou la science des gouvernements — science suprême — exige un talent plus qu'ordinaire, quand ce n'est pas la supériorité du génie qu'elle demande, bien que tout le monde en fasse sans génie et sans talent.

Puis, comme vous le savez également, on ne fait plus de la politique en français par ici, à la Nouvelle-Orléans et en Louisiane.

Et c'est juste, parfaitement juste. Ceux qui parlent encore cette langue ne signifient pas grand-chose.

Cette langue française ou dite française, assez vieille et assez ridée pour être morte, d'une odeur douteuse et suspecte, d'un goût étrange et singulier, sur la tombe isolée de laquelle ne pleureront bientôt que deux ou trois pieuses Louisianaises, bien courageuses du reste, et peut-être un vieux curé de nos amis à barbe blanche, n'est aucunement faite pour la politique, et ce caractère de grandeur morale et sociale lui fait complètement défaut.

Comme elle est misérable et pauvre, n'ayant jamais été qu'une mendicante habillée des défrônes des autres et laissant trop voir ses pauvretés de formes et ses nudités sans grâces ! La Grâce de la forme épandue de l'au, ait chassée de la Béotie elle-même, comme étant sans esprit et sans beauté, Diogène aurait dit en l'entendant : Qu'est-ce que c'est que ce langage ! Et le divin Platon se serait bouché les oreilles.

C'est que cette langue française, Welche comme disait Voltaire, n'a véritablement point l'énergie, la philosophie, l'éloquence et la clarté voulues, la clarté surtout, pour être une de ces langues fortes qui commandent, qui restent et que le temps n'emporte pas. Elle ne sait, dans une espèce de civilisation inférieure ou incomplète, ni ce qu'elle dit ni ce qu'elle veut dire. Elle est obscure, diffuse et confuse, sans le moindre trait, sans éclat et sans passion. Elle balbutie comme un enfant ou bredouille comme un vieillard qui radote. Elle est tout au plus une langue de commérages pour les vieilles femmes qui se rencontrent par hasard et qui ont trois langues plus qu'une.

Mais la langue française n'est point un verbe véritable, haut et solennel, éclatant et affirmatif, dans lequel la grande et généreuse pensée de l'esprit trouve l'expression et l'harmonie qui lui conviennent. Elle est également sourde aux courages, aux nobles et glorieux sentiments du cœur. On peut parler français sans penser, sans aimer et sans croire, en dehors de toute poésie et de toute admiration, et la monotonie de cette langue sans accent, sans virilité, sans amour, sans enthousiasme et sans foi — on ne dit sans honneur — lui enlève tout droit à la tribune, à la chaire sacrée et même à l'Académie. Bossuet n'y a jamais existé, ni Mirabeau, ni même Victor Hugo. Et si Victor Hugo a existé, c'est en allemand qu'il a dit

écrite, ainsi que son nom l'indique.

Mais ce que nous venons de dire sur cette pauvre langue qui s'appelle la langue française, n'est-ce pas un point de vue ?

Cette langue anglaise, déjà magnifiée avec Chaucer, est quasi-universelle à cette heure : comme la civilisation du reste, dont elle est l'expression vivante, complète et merveilleuse. La langue a vrai dire, plus qu'aucune autre, exprimé et récréé la civilisation, et c'est par elle qu'il faut juger un peuple, une nation et même un individu. Les maîtres de la langue savent bien et les maîtres d'école ne l'ignorent pas.

Mais n'est-on pas au-dessous de la vérité en constatant que la langue anglaise n'est encore que quasi-universelle, et l'existence de quelques vieux patois européens. Le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol, tous mourants, sauf l'allemand qui a une aanté et des poumons de cheval, lui enlève-t-elle son caractère de domination, de suprématie et d'incomparabilité ?

En tout cas, portée au-delà des extrémités du monde par le peuple le mieux doué de la Création, elle sera universelle demain, et c'est l'humanité entière qu'elle aura conquis, la Chine elle-même comprise.

Cur mirari. Pourquoi s'étonner ! Les titres et les droits sont là. Ils sont certains, incontestables, sacrés, au-dessus de toute controverse et de toute discussion, évidents et soutenus par la plus énergique et la plus glorieuse des races humaines, c'est-à-dire la plus généreuse.

Est-ce que la langue anglaise, aujourd'hui, ne possède pas toutes les qualités et toutes les vertus qui font et qui doivent faire les langues universelles et éternelles ; et les œuvres de ses écrivains ne vont-elles pas tout droit à l'immortalité, paya ou l'on ne parle que l'anglais ?

Car la langue anglaise, voyez-vous, possède à un degré suprême les trois vertus théologiques de la perfection des langues, celles du grec et du latin, mais du grec surtout, la beauté, la richesse et la puissance.

Cette beauté, sans doute, peut bien ne pas plaire à tout le monde, puisqu'il est des gens qui n'aiment point la sécheresse des formes, les angles et les grimaces, et qui pensent que la grâce est sans valeur et l'esprit sans charmes ; mais cette beauté n'est pas moins réelle, ferme, positive, solide, anglaise et anglo-saxonne. Elle n'a rien de mièvre, de faible et de mol. On ne peut pas donner de ses muscles et de ses nerfs. C'est une beauté robuste et forte, nourrie de viandes et bien portante, avec des dents qui ne sont jamais trop longues.

Et si nous avions à parler de la richesse on plûtôt des richesses de la langue anglaise, les énumérant avec tout le soin d'un philologue et toute l'admiration que l'on doit à ce qui est beau, à quel vingtième chapitre de notre dictionnaire parlerions-nous des Vieux Noms qui sont notre présent sujet ?

Car ces Vieux Noms, comme vous n'en doutez pas, sont louisianais, sont d'autrefois, sont de la colonisation, sont de la première et vieille Louisiane, alors

qu'on parlait français et qu'un gouverneur pouvait s'appeler Villier, Roman, Hébert ou Monzon. Il y a bien longtemps de cela, des siècles dans un pays où les sentiments changent avec la langue faible vaincue par la langue forte et tout naturellement triomphante.

Mais, vraiment, cette langue anglaise n'est pas moins riche que belle. Celui qui dit le contraire ou même prétend que le français lui est comparable, ne sait pas ce qu'il dit ou ment par la gorge. Il ne connaît ni l'une ni l'autre.

Tout incontestablement la langue anglaise est une langue très riche, une langue pratique à laquelle rien ne manque, qui pense et sent, qui comprend ainsi bien les sentiments que les intérêts, qui possède autant de mathématique que de philosophie, qui peut être aussi joyeuse et spirituelle, comique et drôle, incomparable ou insupportable surtout comme langue politique, mais qui fait argent de tout. Elle n'a point de rêves absurdes dans un idéal de justice impossible. Sa parole est sa littérature, avec un caractère tout à fait original de civilisation anglo-saxonne et moderne.

Ses ennemis nous disent bien — Honni soit qui mal y pense ! — que cette incontestable richesse, pour ne pas mettre le mot au pluriel, est due à l'emprunt, au vol, au pillage, à la piraterie, etc., et que si la langue anglaise d'aujourd'hui était réduite à sa véritable acception, à ce qui lui est propre, c'est-à-dire obligée de restituer ce qu'elle a pris ou volé à droite et à gauche, ici et là, au grec, au latin, à l'allemand et surtout au français, elle n'aurait pas une chance propre à se mettre sur le dos et ne pourrait pas laisser voir aux yeux éblouis du XXe siècle les admirables formes d'une Vénus Aphrodite. Elle serait pauvre, misérable et laide. Elle n'aurait qu'à se cacher.

C'est possible. Mais quand une nation grandit par la conquête, c'est-à-dire par le vol, le pillage et la piraterie, et peut devenir une Grande-Bretagne très glorieuse dans le monde et portant sur sa tête presque auguste la couronne éclatante de la civilisation moderne, peut-il donc être défendu à la langue de cette civilisation de s'approprier ce qui lui plaît, de soustraire ce qui lui convient, de prendre son bien partout où elle le trouve ? Est-ce qu'il y aurait des millionnaires dans le monde s'il n'y avait point des voleurs ? Et le vol, une des formes du travail après tout, n'aurait-il pas d'illustrations merveilleuses en tout genre ? Notre très intelligente civilisation moderne le comprend et les salme. Il n'y a, du reste, que les petits hommes qui ont peur des grands mots, et le mot vol, qui qu'on en dise, est l'un des plus beaux de toutes les langues, de la langue anglaise surtout.

Aussi, avec toutes ces qualités et tous ces mérites, après toutes ces conquêtes, quelle ne doit pas être à cette heure la puissance de la langue que nous ne craignons point d'appeler universelle, qui l'est certainement, qui possède l'incomparable vertu, en politique surtout et dans la bouche éloquentes du politicien, de faire une vérité avec un mensonge, une beauté avec une laideur, une grandeur avec une petitesse, une noblesse avec une iniquité, une Grande-Bretagne avec un long poème avec toutes les pirateries possibles et impossibles !

J. GENTIL.

LES PONTONS ANGLAIS

L'évasion de l'amiral Bouvet en 1800.

La vie maritime existe en tous lieux. Le fleuve anglais, qui n'est que le prolongement aux bords de la mer, a des conséquences énormes. La tradition est restée, par nos pères, par les prisonniers, par les émigrés, et de l'époque de la conquête de l'Irlande, pendant toute la période des guerres navales de l'Empire. C'est un de ces vieux bâtiments hors d'usage, venus incapablement tenir la mer, cassés et solidement ancrés à terre, dans une promesse de repos, qui ne sont que la forme des ames avouées.

Ces vieux navires, aux bois d'orme, par le contact prolongé des eaux, étaient devenus comme une sorte d'épave humide et nauséabonde. Alimentés par des rations de pain, de viande et de légumes, ils étaient par le soleil, par les infirmités marines et l'endurance des souffrances, telles que la haine de l'Anglais s'est perpétuée, vivace, au cœur de nos populations maritimes par le seul fait des récits transmis de génération en génération.

Il avait eu un accident sur les pontons, est encore, dans l'esprit d'un pêcheur de la côte, comme une dette de sang qui appelle la vengeance sur la nation voisine.

Au cours de sa glorieuse carrière, l'amiral Bouvet, auquel la ville de Saint-Servan a rendu un grand hommage d'honneur, avait traversé l'enfer des pontons anglais. La façon hardie dont il s'évada est un des incidents curieux de cette brillante carrière qui emprunte bien des côtés romantiques à l'époque déjà lointaine où ces événements se sont passés.

Né en 1775, à l'île Bourbourg, Bouvet, dès l'âge de six ans, embarqué sur les bâtiments commandés par son père, avait déjà assisté à plusieurs combats lorsqu'il fut inscrit comme volontaire dans la marine.

En 1788, c'était l'époque héroïque des Suffren, des La Bourdonnaye, Bouvet fut formé à cette école. En 1793, son père, chef d'escadre, commandait la rade de Toulon au moment de la capitulation de cette place. Les Anglais avaient stipulé que le centre se rendrait. Bouvet déclara que tous les vaisseaux sauteraient, mais qu'ils ne se rendraient point.

Devant cette attitude énergique et afin d'éviter de nouvelles complications, les négociateurs anglais, pressés de conclure, consentirent à laisser à Bouvet avec tous les vaisseaux qu'il ramènera heureusement à Brest.

Ce fait lui valut d'être considéré comme rebelle aux ordres du comité de salut public de Toulon. On lui appliqua la loi des suspects. En vertu de sa qualité de lieutenant, Bouvet se rendit à l'île de Bréhat, puis conduits à la prison de l'abbaye à Paris et retenus prisonniers du 13 octobre 1793 au 3 mars 1795. Bouvet était alors âgé de vingt ans à peine. Son père succomba au sortir des prisons. Le jeune homme reprit son rang dans la marine et recommença une vie de guerre et de combats.

En 1800, avant pris passage à bord d'un brick de commerce américain pour rejoindre un poste d'embarquement à l'île de France, ce bâtiment fut capturé par la flotte anglaise en croisière, presque à l'entrée du port.

En vertu de sa qualité de lieutenant, Bouvet, considéré comme prisonnier de guerre, fut ramené en Europe et jeté sur les pontons anglais de Plymouth. Le jeune officier fit toutes les démarches possibles pour être échangé. Mais son nom était déjà connu et les Anglais se montrèrent inflexibles à son égard. Bouvet avait au parir plusieurs compagnons plus favorisés. Arrant perdu tout espoir de se voir officiellement libéré, son parti fut pris. Il s'évada. Le fond de son caractère était une énergie calme et invincible. Il avait acquis un grand ascendant sur les hommes, prisonniers comme lui, avec lesquels il partageait les dernières ressources qui lui étaient restées.

Il se confia à l'un d'eux, un vieux

matin, prisonnier depuis longtemps, nommé « le vieux ». L'acte de sa fuite fut fait à la nuit, et le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse. Le bâtiment qui ouvrit sa porte à la mer, se trouva dans une situation désastreuse.

Advertisement for \$500,000 bonds from the District of Levees of the Basin of the Atchafalaya. Includes text about bond redemption and interest.

Advertisement for 'BONS D'AMÉLIORATIONS PUBLIQUES' from the Bureau of Liquidation of the Debt of the City of New Orleans. Includes details about public improvements and bond terms.

Advertisement for 'BONS D'AMÉLIORATIONS PUBLIQUES' from the Bureau of Liquidation of the Debt of the City of New Orleans. Includes details about public improvements and bond terms.

Advertisement for 'EXECUTION AU TEXAS' from the Press Association. Includes details about a legal case in Texas.

Advertisement for 'EXECUTION AU TEXAS' from the Press Association. Includes details about a legal case in Texas.

Advertisement for 'EXECUTION AU TEXAS' from the Press Association. Includes details about a legal case in Texas.

Advertisement for 'Feuilleton' from 'L'Abelle de la N. O.'. Includes a story snippet about a young girl and her family.

Advertisement for 'L'ŒIL D'OR' from 'L'Abelle de la N. O.'. Includes details about a book or publication.